



HAL
open science

Le journalisme à l'épreuve du live-blogging

Nathalie Pignard-Cheynel, Brigitte Sebbah

► **To cite this version:**

Nathalie Pignard-Cheynel, Brigitte Sebbah. Le journalisme à l'épreuve du live-blogging. Jean-Baptiste Legavre; Rémy Rieffel. Le web dans les rédactions. Processus, appropriations, résistances, L'Harmattan, pp.179-203, 2017, Éditions Pepper, 978-2-343-13089-7. hal-03605152

HAL Id: hal-03605152

<https://hal.science/hal-03605152v1>

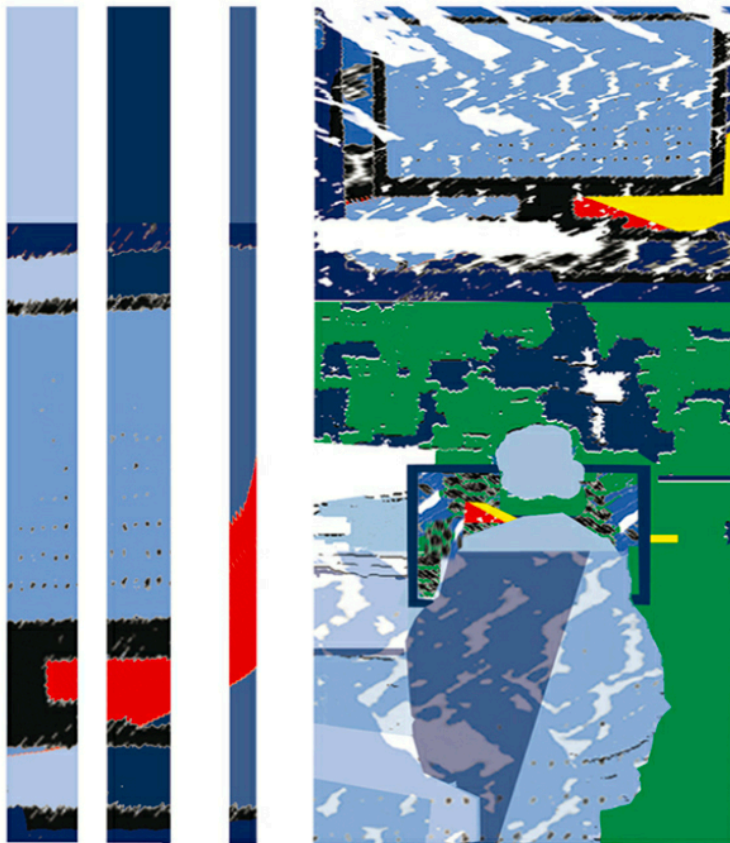
Submitted on 10 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le *Web* dans les rédactions de presse écrite

Processus, appropriations, résistances



Sous la direction de

Jean-Baptiste Legavre et Rémy Rieffel

L'Harmattan

Editions
Pepper

Le journalisme à l'épreuve du *live-blogging*

Pignard-Cheynel Nathalie, Université de Neuchâtel, Académie du journalisme et des médias
Sebbah Brigitte, Aix-Marseille Université, IRSIC (EA 4262)

Le *live-blogging* est un format qui a connu un développement massif ces dernières années sur les sites d'information, devenant un mode de traitement de l'actualité « chaude » très prisé des rédactions et du public. Malgré cet engouement, cet objet est encore peu investi par la recherche. Thurman et Walters (2012) ont mené une étude pionnière des *lives* proposés par le *Guardian*, analyse enrichie d'une enquête auprès des lecteurs afin de saisir leurs usages et représentations de ce format émergent. Ce premier travail a été complété deux ans plus tard (Thurman & Newman, 2014). D'autres études ont porté sur la question des choix éditoriaux (Steensen, 2012 et 2014) ou sur l'analyse des contenus de la participation des internautes (Pignard-Cheynel, Sebbah, 2015). Le *live-blogging* a donc surtout été appréhendé comme un format voire un genre journalistique émergent mais moins comme une pratique journalistique de l'instantanéité, incarnée dans la matérialité d'un dispositif. Notre approche propose de décentrer le regard en analysant cette pratique récente par le prisme du dispositif socio-technique qui y est associé. Nous inscrivons ainsi notre réflexion dans les travaux à visée ethnographique (Paterson and Domingo, 2008) qui explorent comment les routines journalistiques et les pratiques professionnelles sont redéfinies par les évolutions technologiques. Cette approche nous conduira à porter un regard particulier non seulement sur les acteurs, hétérogènes, qui participent au *live-blogging* mais aussi à ses « objets » et notamment les interfaces informatiques et communicationnelles qui structurent, encadrent et contraignent le travail des journalistes et doivent donc être considérés comme des acteurs sociaux à part entière (Anderson & De Maeyer, 2015). Un positionnement qui trouve son inspiration dans la théorie de l'acteur-réseau appliquée à l'étude des changements au sein des rédactions (notamment Plesner, 2009 ; Weiss & Domingo, 2010 ; Primo & Zago, 2015). Comme le soulignent Weiss et Domingo (2010 : 1157) : « Une approche de type acteur-réseau s'avère particulièrement bénéfique pour tracer les relations de pouvoir entre les différents acteurs impliqués dans le développement d'une innovation au sein d'une rédaction, les conflits autour de la définition d'une technologie et le processus de fermeture, incluant les artefacts techniques comme un autre acteur à part entière de cette équation »¹.

La théorie de l'acteur-réseau offre une autre perspective féconde pour l'étude du *live-blogging* en ce qu'elle « tente d'observer des interactions de courte durée qui se produisent alors que les associations momentanées se produisent » (Primo & Zago, 2015 : 41²). Comme nous le verrons, l'essence même du *live-blogging* en fait un genre journalistique de l'immédiateté, où des acteurs hétérogènes (journalistes, sources, public) et des artefacts technologies divers entrent en interaction. Appréhender le *live-blogging* dans une perspective ethnographique, comme une pratique « en train de se faire » (en référence à la « science en train de se faire » mise en lumière par Bruno Latour), est d'autant plus intéressant que les jeux d'acteurs, les configurations mouvantes et les manières de faire qui surgissent comme des ruptures dans le quotidien des rédactions³, disparaissent dès le *live* terminé, reléguant au sein d'une boîte noire (incarnée par l'article contenant le *live*) la richesse et la complexité de cette pratique.

Ce travail de décryptage du dispositif socio-technique du *live-blogging* et des acteurs qui y prennent part dans l'immédiateté de sa réalisation nous conduira à éprouver une hypothèse centrale de notre

¹ « an actor-network approach can be especially beneficial to trace the power relationships between the different actors involved in the development of an innovation in a newsroom, the conflicts around the definition of a technology and the process of reaching closure, including technical artifacts as another actor in the equation »

² « tries to observe the short-lived interactions that happen while the momentary associations occur ».

³ « Tout événement confronte celui qui en fait l'expérience à une rupture qui ne peut s'expliquer au moyen des cadres d'interprétation dont il dispose au moment où l'événement surgit. Ce qui signe l'événement est sa capacité à initier, à engendrer quelque chose de neuf. Rupture, chaos, surgissement de l'imprévisible, en tout événement se noue le schéma dramatique d'une genèse » (Arquembourg 2006, p.14-15).

travail : le *live-blogging* cristalliserait les évolutions du journalisme numérique et constituerait ainsi un terrain idéal d'observation des (r)évolutions techniques et éditoriales. Nous entendons questionner l'appropriation des dispositifs socio-techniques de *lives* en ce qu'elle peut révéler des changements plus profonds dans les pratiques journalistiques liées au support numérique. Et ce, en questionnant l'organisation du travail au sein des rédactions autour de ce format et la dimension collective et/ou individuelle de cette pratique. Voit-on apparaître des formes récurrentes d'usages des dispositifs de couverture *live* au sein des différentes rédactions observées ? Ces mutations peuvent-elles s'inscrire dans des modèles en voie de stabilisation ou est-on encore plutôt dans une phase d'expérimentation ? Comment caractériser le *live* comme pratique journalistique alors qu'il s'incarne dans des usages (et de discours sur ces usages) multiformes ? Il convient pour cela de replacer le travail journalistique dans la rédaction comme organisation collective (Boczkowski, 2010), avec une approche de terrain mêlant entretiens et observations *in situ*.

Notre corpus comprend des entretiens semi-directifs de journalistes et chefs d'édition de divers médias pratiquant le *live* (lemonde.fr, France 24, France Info, France Inter, FranceTV info, Le Lab-Europe 1) et un responsable-concepteur de ScribbleLive (plateforme de *live-blogging*) réalisés en 2011 (début de « l'explosion » des dispositifs de *live* d'actualité) puis en 2014-2015 (dans une période de recherche de stabilisation des pratiques, des organisations et des modèles éditoriaux). Les entretiens semi-directifs nous ont permis⁴ (généralement dans le cadre des locaux de rédaction) de récolter à la fois des faits mais aussi des représentations, des récits de soi projetés et subjectifs. La confrontation avec l'observation nous a amenées, en parallèle, à saisir *in situ* les pratiques réelles et de mesurer l'écart entre ces récits et les usages observés.

1. Le *live-blogging*, un format journalistique atopique⁵

1.1. Caractéristiques du *live-blogging*

Si ce format dans sa forme embryonnaire apparaît sur les sites anglo-saxons dans les années 2000, il n'est encore qu'un « minute par minute » dont la fonction première est de couvrir en direct des événements sportifs. Il a ensuite été éprouvé sur d'autres thèmes (politiques, culturels, internationaux, fait divers, etc.). Popularisée en France à partir de 2009, cette forme de narration d'un événement en direct a fini de convaincre certaines rédactions encore réticentes, lors d'événements imprévisibles internationaux tels que la catastrophe de Fukushima (mars 2011), « l'affaire DSK » (mai 2011) ou encore les « printemps arabes » qui ont marqué un tournant en popularisant ce format auprès du public et lui offrant une légitimité dans les rédactions. Progressivement, le *live* s'est donc structuré, techniquement et éditorialement, en s'inscrivant dans trois logiques du web 2.0 : le flux, l'enrichissement multimédia et la participation.

Formellement, le *live* se présente comme un flux de messages (contributions généralement courtes), réactualisé en permanence, et présenté de manière antéchronologique⁶ (Larrousturu, 2012). Récit provisoire (Mc Dougall, 2011) et en perpétuelle construction, sa fonction est de capter un événement en temps réel aussi longtemps que ce dernier a lieu (un *live* dure de quelques heures jusqu'à plusieurs

⁴ Les entretiens mobilisés dans cet article sont ceux réalisés en 2014-2015.

⁵ Par « format journalistique atopique » nous entendons souligner la spécificité de ce format du *live* tant dans sa promesse éditoriale que dans sa réalisation (une information qui excède le périmètre de la rédaction et qui se fabrique à la fois au sein du média mais aussi dans la sphère privée des internautes et sur le terrain de l'événement, en direct). En suivant l'étymologie de ce mot, nous posons ici que ce format est « sans lieu » (α -τόπος α -topos) et que c'est là même sa promesse de mise en réseau et d'extension de la rédaction.

⁶ À noter toutefois que la plupart des dispositifs de *live* permettent, une fois l'événement clos, de renverser la publication afin d'autoriser une lecture linéaire, du plus ancien au plus récent message. Ce qui s'accompagne généralement d'un changement de titre, du type « Revivez les événements de... ».

jours), composant par l'agrégation progressive des messages une narration de l'événement qui se veut complet.

Créé par l'intermédiaire d'une plateforme (Coveritlive, ScribbleLive) ou grâce à un outil propriétaire (Huffington Post, France TV info, etc.), il s'appuie en outre sur le recours à diverses sources (réseaux sociaux numériques) et formats numériques (photos, sons, vidéos, infographies, etc.) qui sont intégrés au flux majoritairement constitué de texte.

Enfin, la dimension participative est essentielle dans ce dispositif, puisqu'au-delà du récit principal géré par les journalistes, de nombreuses autres voix y prennent part, notamment les lecteurs qui sont associés au *live* à travers la possibilité d'envoyer des contributions préalablement modérées par les journalistes. Cette pratique est d'autant plus intéressante que la participation des internautes dépasse souvent le strict cadre du commentaire ou du témoignage et renvoie plutôt à des postures d'expertise et de contribution active à la construction de l'information. Notons enfin que si ces contributions sont filtrées et validées en amont par les journalistes (et qu'une toute petite minorité des contributions accèdent au statut de « publiées »), elles sont imbriquées au flux et ne s'en distinguent que par l'usage d'un « nom » ou « pseudonyme » distinct de celui de la rédaction.

Précisons enfin que la plupart des *lives* sont réalisés depuis les *desk* (dans les bureaux des rédactions), comme l'ont montré Thurman et Walters (2012) dans leur étude d'une trentaine de *live-blogging* du site du Guardian. Les *lives* de terrain, plus rares, sont réalisés en mobilité, par des envoyés spéciaux au plus près de l'événement.

1.2. Typologie des *lives*

Les entretiens et observations réalisés dans diverses rédactions nous ont permis d'identifier trois types de *live* qui renvoient à la nature de l'événement et au traitement médiatique qui en est fait. Nous distinguons ainsi :

1) le *live* prévisible : première forme de *live*, historiquement, elle concerne notamment les événements sportifs, culturels, politiques, judiciaires, etc. qui sont inscrits à l'agenda de la rédaction et qui peuvent donc être anticipés. Un journaliste de France Inter souligne la spécificité de cette forme et son intérêt : « Pour certains *lives*, on prépare en amont quand on peut (avec des listes sur Twitter, des comptes pertinents dans lesquels on va pouvoir piocher ensuite pour nourrir le *live*). Pour les événements prévisibles comme la réélection d'Obama, on avait procédé ainsi ». Si cette forme de *live* permet en théorie une préparation en amont (contenus, messages), et une intégration dans l'organisation éditoriale de la rédaction, nos observations laissent apercevoir les limites de cette anticipation dues à la pression continue pesant sur les rédactions numériques. Ainsi, lors du *live* du discours de politique générale de Manuel Valls le 16 septembre 2014, nous avons pu observer une préparation préalable assez sommaire faute de temps, tant sur le plan de l'événement que de l'organisation de l'équipe. Les quelques documents préparés en amont ont été essentiellement alimentés et amendés pendant le *live*, tout comme les rôles des journalistes qui étaient redistribués au fil de la journée (voir 2.2).

2) le *live breaking news*, par définition non prévisible, a connu un grand succès éditorial et d'audience en 2010-2011, « profitant » d'une forte actualité (catastrophes naturelles, fait-divers, instabilités politiques à l'international, etc.). Il induit une grande plasticité dans l'organisation des rédactions qui doivent être capables de mettre en place une équipe dédiée à tout moment. Le dispositif socio-technique du *live* reprend alors les caractéristiques de « l'événement » en ce sens qu'il crée une rupture inattendue dans les activités quotidiennes et plus ou moins régulières d'une rédaction, nécessitant la mise en place d'organisations *ad hoc*, laissant parfois place à l'improvisation lorsque par exemple l'événement surgit à des moments où les effectifs dans les rédactions sont réduits (ce fut le cas pour l'arrestation de DSK vers 3 heures du matin un dimanche heure française).

3) le *live* continu ou permanent : cette forme de *live* a été proposée la première fois par FranceTV Info en novembre 2011 qui en a fait le cœur de son dispositif éditorial, en relatant, de six heures du matin à minuit, l'ensemble des actualités du jour, *via* vidéos, photos, textes... Plus tard, liberation.fr, mais également lobs.fr l'ont intégré sur leur site. La particularité ces *lives* est qu'ils offrent une couverture globale et systématique (quotidienne) de l'actualité, sans se focaliser sur un événement en particulier.

1.3. Le contrat de lecture du *live*

L'axe temporel qui distingue ces formes de *live*, permet aussi de caractériser leur contenu éditorial. La hiérarchisation de l'information y est avant tout définie par « ce qui est en train de se passer maintenant » (rédacteur en chef adjoint de France TV info) et donc par la temporalité de l'événement plutôt que par un ordre pré-établi ou l'importance que le journaliste peut lui donner dans la hiérarchie de l'information. Le format de billets et leur présentation anté-chronologique accentue ce phénomène. C'est précisément cet impératif de la couverture du « ici et maintenant » sans filet qui concentre une première promesse éditoriale du *live* : décrypter l'événement en train de se produire, le contextualiser, l'expliquer. Cette posture est traduite dans le message d'ouverture du *live* consacré à l'interpellation de DSK, le 15 mai 2011 à 7h15 :

« Bonjour, le directeur général du FMI a été interpellé samedi en fin d'après-midi à l'aéroport JFK de New York, alors qu'il s'apprêtait à décoller en direction de Paris. La police de New York a annoncé que M. Strauss-Kahn va être "inculpé d'agression sexuelle, de séquestration de personne et de tentative de viol". Suivez avec nous les événements après cette interpellation, qui risque de provoquer de nombreux remous dans la classe politique française tout comme au FMI ».

La deuxième promesse apparaît dans sa dimension collective et participative : « Il y a vraiment 2 fonctions essentielles. Faire le récit de l'événement en étant rigoureux et écouter les questions des internautes et apporter des réponses » souligne ainsi une journaliste de France info. L'internaute est encouragé à commenter, poser des questions, proposer des contenus. Une journaliste du monde.fr illustre ce positionnement : « C'est cela aussi qui a fait que le *live* est devenu autre chose qu'un traitement à chaud de l'actualité mais aussi un moment de partage et d'émotion avec les internautes. [...] C'était une nouvelle façon de vivre l'actualité pour les gens face à des événements spécifiques comme Fukushima, de le suivre avec nous et d'avoir l'impression de participer à l'événement ». C'est aussi ce qui distingue fondamentalement le *live* de certains genres éprouvés dans les médias traditionnels comme le « direct » de TV et radio. Il mêle en effet des locuteurs multiples : journalistes, internautes et sources externes. Le *live* s'inspire d'ailleurs des réseaux sociaux numériques, notamment de Twitter, auquel il emprunte sa logique de flux (avec une présentation antéchronologique des contributions, des messages généralement courts, constitués de textes mais également de photos, vidéos, liens, etc.) ainsi que quelques « codes » (comme l'emploi du « @ » pour interpeller, répondre ou simplement s'adresser à quelqu'un).

Notons toutefois que les différences sont notables d'un média à l'autre. Si certains sites comme le monde.fr, FranceTVinfo ou encore France24 jouent explicitement cette carte de la participation, d'autres font le choix de ne pas laisser cette opportunité aux internautes, notamment en raison de la lourdeur qu'implique le traitement de la participation. Cette dernière se doit en effet d'être très encadrée, ce qui implique un important processus en amont de modération (filtrage des contributions publiées). Car malgré une apparente ouverture (matérialisée par la fonctionnalité dédiée d'envoi de commentaires), tous les contenus publiés font l'objet d'une sélection *a priori* par le ou les journalistes en charge de la couverture. Notre étude d'un *live* au monde.fr - celui de l'affaire DSK - nous avait permis de montrer qu'à peine plus de 1% des messages soumis par les internautes étaient publiés⁷ (Pignard-Cheyne, Sebbah, 2014).

⁷ Pour ce *live* précis, qui a duré une quarantaine d'heure entre le 15 et le 16 mai 2011, 762 posts ont été publiés (dont 60% émanant de la rédaction, 36% des lecteurs et 4% de journalistes d'autres rédactions). Pour autant, les

2. Un dispositif socio-technique non stabilisé

Il convient d'indiquer que les différentes observations et entretiens réalisés auprès de médias français pratiquant le *live-blogging* ne nous ont pas permis d'identifier une forme organisationnelle unique et opérante de manière systématique, mais plutôt un dispositif présentant une forte plasticité et une adaptation permanente. Ainsi un *live* sur un événement imprévu d'ampleur majeure tel qu'un attentat n'impliquera pas la même organisation et le même *modus operandi* que la couverture d'un match de football. La première différence majeure renvoie donc au type de *live-blogging* (prévisible ou non), à sa thématique et à la complexité de l'événement couvert. La seconde différence importante observée entre les médias relève plutôt de pratiques propres à chaque rédaction. Si des rédactions comme France Info, France 24 ou FranceTV Info privilégient plutôt de petites équipes (1 à 2 personnes) pour superviser et alimenter le *live*, d'autres sites, comme le monde.fr, ont opté pour des équipes plus larges (jusqu'à 10-12 journalistes) se partageant les tâches. Au sein d'une même rédaction, les pratiques sont évolutives et le *live-blogging* apparaît indéniablement comme un format éditorial en réinvention permanente, qui évolue sur la base des expériences et qui progressivement tend à se stabiliser. Malgré ces différences notables observées d'un média à l'autre ou même d'un *live* à l'autre, notre analyse a permis de mettre en lumière des constantes caractérisant ce format journalistique : les acteurs (humains et non humains) impliqués, les types de tâches et missions réalisées et pour finir les règles formelles et informelles mises en place.

2.1 Les acteurs du *live*

Dans la perspective de la théorie de l'acteur-réseau, nous envisageons l'action comme portée par un collectif constitué d'acteurs humains et non-humains (Callon, 1986 ; Callon et Latour, 1991), sans donner de prévalence à l'un plutôt qu'à l'autre. Comme le soulignait Turner dès 2005, cette approche appliquée au journalisme permet de saisir la complexité et l'hétérogénéité des acteurs impliqués dans la pratique du *live-blogging*, dépassant le cadre *stricto sensu* des journalistes de la rédaction et d'en envisager la dimension collective et réticulaire, créatrice de nouveaux liens (Turner, 2005).

- **Acteurs humains**

Si le *live* est un format éditorial fortement médié par la technique, les humains, et notamment les journalistes, en restent la pierre angulaire avec des degrés d'implication variables. Le schéma ci-après donne, sous forme de cercles concentriques, une vision modélisée (et donc forcément simplifiée) des acteurs humains impliqués dans la réalisation d'un *live-blogging*.

quelques 276 contributions d' « amateurs » ne représentaient que 1,3% de l'ensemble des messages reçus par l'équipe éditoriale pendant la durée du *live* (soit un total de 20340 commentaires).

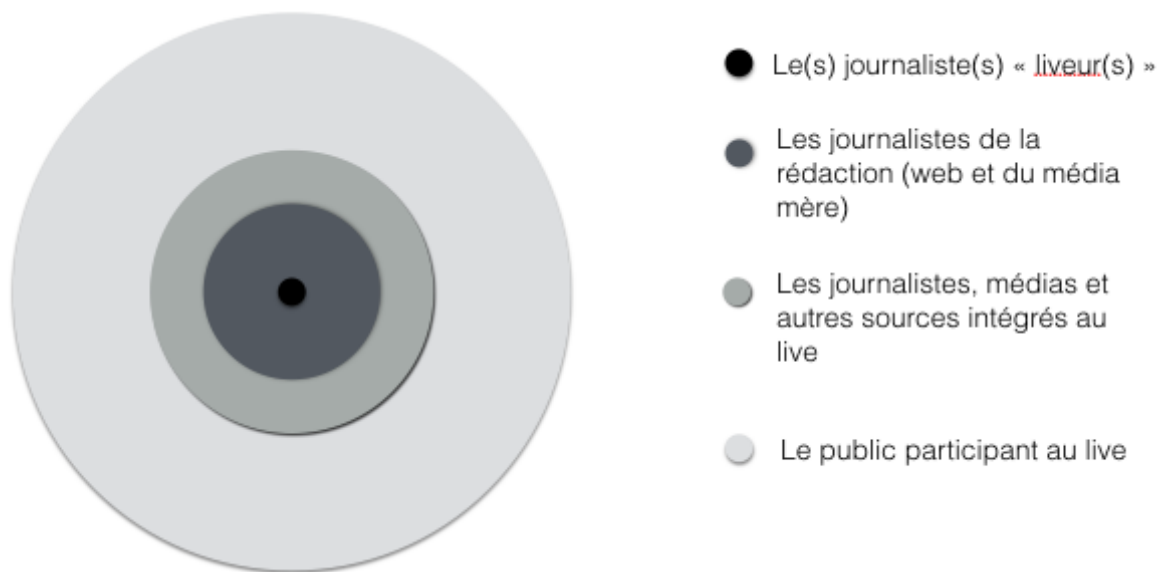


Figure 1 : les acteurs humains du *live*

Cette visualisation permet de montrer l'agencement et l'organisation humaine qui se met en place lors d'un *live*. Plus on est près du centre, plus les acteurs sont impliqués dans sa réalisation. De même, plus on s'éloigne du centre, plus on a tendance à s'éloigner de la rédaction, tant géographiquement que dans le statut des acteurs impliqués. Mais des degrés d'investissement variables, tous ces acteurs co-participent de manière effective au dispositif.

Au centre, le point noir représente le ou les journalistes directement investis dans la réalisation du *live*, c'est-à-dire dans sa gestion et dans son alimentation en contenu. Les rédactions qualifient parfois ces journalistes de « *liveurs* » bien qu'ils soient rarement assujettis à cette unique tâche (rappelons qu'hormis les cas de France TV Info et depuis 2015 de Libération qui ont développé des *lives* permanents, les médias y ont recours de manière concomitante à un événement spécifique). Ces *liveurs* ont parfois suivi une formation⁸ et en ont fait, pour certains, une véritable spécialité. Leur nombre, pour chaque opération, varie généralement de 1 à une douzaine voire plus pour les *lives* exceptionnels comme nous les avons connus en 2015 (attentats de janvier puis de novembre qui ont mobilisé plusieurs dizaines de journalistes tant de la rédaction web que *print*). Ce noyau dur, sans lequel le *live* ne pourrait prendre forme, a également pour rôle d'associer les autres acteurs, de les « intéresser » au dispositif, dans une logique de traduction chère à la perspective de l'acteur-réseau.

Le deuxième cercle (gris foncé), réfère aux journalistes de la rédaction du média qui sont amenés, de manière circonstancielle ou plus pérenne, à participer au *live*, généralement pour y apporter leur expertise du sujet traité. Ces journalistes peuvent appartenir à la rédaction numérique mais, le plus souvent, travaillent pour le support traditionnel du média (papier ou télévision notamment) et interviennent donc davantage sur le fond en fournissant des articles (parfois même sur commande) pendant le *live*. Le second cas de figure fréquent est celui du journaliste envoyé spécial qui, par sa position de choix sur le théâtre des événements, fournit des informations de première main aux *liveurs* qui opèrent eux le plus souvent depuis les bureaux de la rédaction.

Le troisième cercle, (gris moyen), peut être envisagé comme une extension du deuxième cercle

⁸ Le plus souvent, cette formation s'est faite « sur le tas » et de manière informelle. Les journalistes dont s'est la première expérience de *live* sont ainsi accompagnés par des confrères qui les conseillent et leur transmettent les « bonnes pratiques ». Plus récemment, à la faveur d'un changement d'outil de *live-blogging*, le monde.fr s'est engagé dans un plan de formation, sur la base du volontariat, afin de permettre à l'ensemble des journalistes (de la rédaction web mais également du *print*) désireux de s'y investir, d'acquérir les compétences nécessaires à l'exercice du *live-blogging*.

puisque l'on y retrouve les deux mêmes logiques de l'expertise et de la présence sur le terrain, mais étendu à des médias partenaires ou concurrents. Beaucoup plus qu'un article, le *live-blogging* s'inscrit dans un écosystème médiatique large qui dépasse les frontières de la rédaction du média, notamment lors des événements type *breaking news* qui créent de la sidération mais aussi des attentes très fortes en termes d'informations et de mise en perspective. Ce troisième cercle est surtout mobilisé par le travail de curation et d'agrégation des *liveurs*. A titre d'exemple, lors du *live* consacré par le monde.fr à l'arrestation de DSK (mai 2011), des tweets produits par des confrères extérieurs au Monde (ou même au groupe Le Monde), mais présents les lieux de l'événement, ont été intégrés aux publications du *live* (ce fut le cas pour des journalistes de l'AFP, d'Europe 1, BFM, etc.).

Le dernier cercle, représenté ici dans le gris le plus clair, a un statut particulier. Il fait référence au public « participant ». C'est la frange du public qui participe à la co-construction éditoriale par l'intermédiaire de ses contributions sous forme d'apport d'informations / liens, d'expertise, de questions généralement factuelles sur l'événement, ou encore de simples opinions (Pignard-Cheynel, Sebbah, 2015). Ces apports peuvent être nombreux, mais font toujours l'objet d'un filtrage journalistique et sont donc soumis à un processus de sélection éditoriale en direct, pendant le temps du *live* (Marty, Pignard-Cheynel, Sebbah, 2016), rapprochant cette pratique de celle du *chat* entre des lecteurs et des journalistes ou experts.

Ajoutons à ce schéma une catégorie d'acteurs qui peuvent être conduits à investir et à agir sur le dispositif technique. Il s'agit des personnes ressources en charge du suivi technique de la plateforme de *live-blogging* dont les fonctionnalités assez complexes peuvent nécessiter des ajustements ponctuels.

● Acteurs non humains

Dans l'organisation du *live-blogging*, une attention particulière doit être portée aux entités non humaines qui structurent le collectif et s'inscrivent dans les chaînes d'action à l'œuvre dans le dispositif. Ainsi que le rappelle Latour dans son ouvrage, ceux-ci ne font pas que « déterminer » l'action humaine, mais peuvent aussi « autoriser, rendre possible, mettre à portée, permettre, suggérer, influencer, faire obstacle, interdire, et ainsi de suite » (Latour, 2006, p.103).

Dans le cadre du *live-blogging*, ces acteurs non humains sont pour l'essentiel des outils et techniques d'information et de communication qui accompagnent l'activité humaine avec des finalités diverses (communiquer, partager des informations, faire de la veille, publier, etc.). Ils se caractérisent par une forte hétérogénéité et un manque d'intégration, qui conduit à des formes de superposition de couches techniques et d'outils et à une gymnastique parfois complexe pour les acteurs qui les utilisent. Emblème de cette complexité, l'usage récurrent du « double écran » pour les journalistes qui réalisent le *live*, et qui doivent en permanence « jongler » entre des tâches et des espaces de travail distincts.

Le premier d'entre eux est la plateforme de *live-blogging* (la plus connue est ScribbleLive, qui a d'ailleurs racheté en 2014 son principal concurrent CoveritLive) qui est l'interface principale des journalistes. Les entretiens et notre observation font émerger trois types de fonctionnalité de cette plateforme : 1) l'alimentation du flux d'information par l'adjonction régulière de nouveaux messages saisis dans l'interface, 2) l'enrichissement de ce flux par diverses sources extérieures accessibles depuis la plateforme (réseaux sociaux, liens, photos et vidéos, etc.), 3) la gestion des commentaires envoyés par les internautes que le journaliste doit valider ou non et le cas échéant auquel il doit répondre dans un nouveau message. Lorsque le *live* est réalisé par plusieurs *liveurs* simultanément, chacun est connecté à cette interface, véritable centre névralgique de l'activité du *live*.

Le deuxième type d'outil utilisé par les journalistes leur permet essentiellement de communiquer entre eux de manière synchrone mais discrète, tout en conservant une trace des échanges. Et ce, même si l'organisation physique du dispositif conduit l'équipe à travailler au sein d'un même *open space* et par conséquent en co-présence. Ainsi, *GTalk*, un outil de *chat*, favorise la coordination des actions des *liveurs*, par l'envoi de messages individuels ou collectifs. En parallèle, le recours à un espace collectif de travail et de partage de documents, comme *Google Drive*, leur facilite l'échange de

documents, de liens et d'informations relatives au sujet de l'événement en cours (certains outils plus élaborés de veille collaborative, comme *Pocket*, sont également utilisés). Ajoutons l'omniprésence du web (à travers le navigateur) et des réseaux socio-numériques (notamment Twitter et l'outil de veille Tweetdeck) à cette longue liste d'outils mobilisés, souvent de manière concomitante par les journalistes lors d'un *live*. Des outils extérieurs à l'ordinateur jouent également un rôle important dans la pratique du *live*. Il s'agit du téléphone, omniprésent pour être en interaction avec notamment les confrères présents sur le terrain, et de l'écran de télévision branché sur des chaînes d'information en continu ou la retransmission en direct de l'événement traité.

Cette longue liste souligne à quel point cette pratique est complexe et souvent d'ailleurs réservée à des journalistes web aguerris. D'autant qu'à ces compétences techniques s'ajoutent les missions premières du journaliste que sont la recherche et la veille de l'information, sa vérification et son recoupement, sa mise en forme et sa diffusion.

2.2. Un nouveau mode d'organisation du travail : l'acteur et l'outil en réseau

L'observation du *live* ainsi que les entretiens conduits en rédaction font émerger une spécificité forte qui caractérise en un sens l'organisation du travail : il n'existe pas de répertoire intangible et précis des tâches. Cette absence de standardisation des procédures laisse la part belle à l'expérience. Les journalistes évoquent à ce propos des « manières de faire » sur lesquelles ils se « mettent d'accord ». Seule France TV info a élaboré une « bible » à destination de ses équipes (document confidentiel) régissant les aspects techniques et éditoriaux du *live*. Plus largement dans les autres rédactions, les journalistes et les directions renoncent à répertorier les tâches précisément dans un ordre logique ou chronologique, ce qui induit une grande plasticité du travail comme le souligne un journaliste de France TV info : « Un œil sur les dépêches, sur la TV (et d'autres chaînes, locales notamment), les réseaux sociaux (nos sources) ». Un confrère de France 24 y voit l'incarnation de l'impératif de polyvalence : « Tu deviens un journaliste shiva : à gauche, tu as à un écran avec l'AFP, à droite les alertes infos, au milieu Tweetdeck + téléphone aux journalistes sur le terrain et SMS, et tu réponds à ton rédacteur en chef. Donc à la fin de la journée, tu deviens fou !!! ». Une réalité qui n'apparaît pas nécessairement dans le rendu final à destination des internautes comme le reconnaît un journaliste du monde.fr : « c'est assez marrant car les gens demandent combien on est à animer le *live* et on répond 2 alors qu'ils pensent qu'on est 50 parfois ».

Ce travail d'articulation technique des outils et de l'environnement technique induit donc une polyvalence des tâches pour le *liveur*. Cette forte agilité éditoriale et technique est principalement due à l'hétérogénéité des outils et des logiciels dont les logiques sont différentes et qui nécessitent de passer de l'un à l'autre en un temps très court : scripter, commenter, enrichir, dialoguer avec le lecteur en privé et en public, modérer les commentaires, corriger l'orthographe des uns et des autres, re-documentariser, synthétiser/résumer, téléphoner, chatter, vérifier l'information, surveiller les réseaux sociaux et les médias concurrents, écrire de courts articles. Ces manières de faire multiformes et multi-modales induisent une redistribution continue des tâches, accréditant l'idée d'une interchangeabilité des journalistes *liveurs*. Nos observations l'ont confirmé : tandis qu'un journaliste prend le temps de rédiger une réponse approfondie sur une question d'internaute par exemple, une autre recherche des articles précédemment publiés sur le site du média pour enrichir le *live*, tandis qu'un troisième scripte le discours diffusé à la télévision [discours de politique générale de Manuel Valls du 16 septembre 2014]. Ces rôles vont tourner plusieurs fois durant les quatre heures que durera le *live* : « On ne peut pas assigner une tâche à un journaliste parce que c'est usant » souligne un rédacteur en chef du monde.fr. Cette répartition du travail est donc sans cesse reconduite, remise en question et induit une forte flexibilité au travail pour les journalistes qui ne s'identifient pas à une tâche ni ne la mènent de A à Z. Pour pallier les risques de dispersion (Datchary, 2010) face aux sollicitations communicationnelles (des sources, des collègues, des lecteurs) et face au flux du direct, les journalistes font preuve d'une concentration extrême, tangible dans nos observations par le silence

qui régnait pendant le *live* et les « chuut! » lorsque celui-ci était rompu.

Cette organisation est à géométrie variable selon les rédactions et selon les types de *lives* : « Quand une actualité s'accélère et qu'on ne peut pas tout gérer en desk, on fait un *live* pour être exhaustif et pouvoir gérer toutes les infos qui nous arrivent » (journaliste, France 24). Elle impacte aussi la taille des effectifs de l'équipe. Au monde.fr, les journalistes soulignent qu'ils sont rarement moins de 3 : « C'est un format qui est gourmand, idéalement qui demande 3 journalistes (1 pour rendre compte des infos qui tombent, 1 ou 2 autres pour répondre aux internautes et regarder comment l'info circule sur le web). On le lance quand on a la capacité de le tenir dans de bonnes conditions. A un seul journaliste, ça n'est pas tenable. Ça ne permet pas de produire un récit d'information régulier et fiable et d'assurer la fonction de dialogue avec les internautes », souligne un directeur de rédaction qui ajoute que « tout ça dépend des types de *live* ». Même à France TV info où le *live* est produit en continu et davantage rationalisé, l'effectif minimum est de 3 personnes avec une répartition des tâches spécifique : un *liveur* « officiel » et 2 personnes qui l'assistent en périphérie. A France 24, si la plupart des *lives* sont assurés par une seule personne, les appréciations sont identiques à ceux du monde.fr : « L'idéal c'est d'avoir deux journalistes (travail à quatre mains) ».

2.3. Le *live*, un dispositif émergent de journalisme collectif

La dimension collective du *live* est symbolisée par les différents acteurs qui y participent. Elle s'étend bien au-delà des frontières de la rédaction puisqu'elle associe des sources externes et plus encore le public à la construction de l'information. Mais le caractère collectif du *live* s'exprime également dans l'organisation du travail mise en place pour chaque événement, articulant de manière complexe un collectif et des individualités. Car si le *live* est décrit de manière collective du point de vue des finalités du travail, les *liveurs* témoignent d'une activité polymorphe assez solitaire face au flux. Deux points rompent avec une vision taylorienne de l'organisation technique et sociale du travail : il n'y a pas de division verticale puisque les journalistes conçoivent et réalisent en même temps le *live* ; il n'y a pas non plus de division horizontale du travail car les journalistes ne se divisent pas totalement les tâches. La spécificité de ce dispositif est que chaque journaliste s'empare de toutes les fonctionnalités de l'outil et est autonome vis-à-vis l'équipe, tout en en étant dépendant : « L'outil a été fait pour que le journaliste puisse s'en sortir tout seul. A l'origine, les développeurs imaginaient même quelque chose à la *Minority Report* car il est tout seul avec tous les flux et il doit gérer », souligne-t-on à France TV Info.

Un second aspect relatif à l'organisation du *live* et à l'articulation entre collectif et individualités est la redistribution permanente des tâches. Il apparaît que les rôles assignés à chaque journaliste en début de *live* (alimenter le flux, l'enrichir avec des liens ou des sources extérieures, répondre aux internautes, etc.) « tournent » régulièrement, afin notamment d'éviter la saturation des journalistes et de varier les expériences. Cette posture de l'individuel entendu comme partie indifférenciée d'un collectif apparaît aussi fortement dans le discours des journalistes avec l'emploi fréquent du pronom impersonnel « on » et du « nous » pour caractériser leur propre activité même lorsqu'elle est individuelle. Leurs évocations d'expériences au sein du *live* sont racontées sous l'angle collectif, de la participation et de l'interactivité. Sur France TV info, malgré une personnalisation des journalistes dont la photo et le nom sont publiés sur le *live*, l'interchangeabilité (pour garantir la continuité) est de mise : « La chaise du *liveur* ne doit jamais être vide ; s'il doit s'absenter, il est automatiquement remplacé par une autre personne » (rédacteur en chef adjoint de FranceTV Info).

La disposition spatiale du dispositif est une troisième incarnation de ce journalisme collectif. La configuration de type *open space* permet au noyau dur des acteurs du *live* de travailler en co-présence, ce qui favorise le travail par des formes d'entraide, de soutien mais aussi de fluidité des

communications et des interactions verbales (malgré tout moins fréquentes que les communications informatisées). Toutefois, cette configuration spatiale offre également la possibilité pour chaque journaliste d'avoir un point de vue sur le collectif à tout instant et induit une forme de surveillance mutuelle. Cette forme panoptique est redoublée par la nature participative du dispositif. En effet, le journaliste travaille aussi sous le regard permanent du lecteur qui apporte un regard méta critique sur le *live*. Si les lecteurs repèrent les fautes d'orthographe des journalistes, ils discutent aussi de leur parti pris journalistiques. Dans le cas de la couverture de l'affaire DSK par exemple (Pignard-Cheynel, Sebbah, 2015), certains internautes ont envoyé des messages pour demander à ce que les journalistes du *live* ne parlent plus de victime mais de victime supposée.

Enfin, du point de vue de l'organisation hiérarchique, on voit là se dessiner une équipe qui semble fonctionner en autarcie sans ligne prédéfinie explicite, sans cadre visible, sans empreinte directe de la direction qui pourtant impulse et encadre cette pratique. « Tout cela demande une chaîne hiérarchique très souple : le journaliste qui *live* fait remonter ses remarques, demandes, etc. au rédacteur en chef qui décide de continuer, d'arrêter, de mettre plus de monde, etc. Pour un bon *live*, il faut donc une grosse équipe, avec un chef présent. Mais parfois, on est de permanence tout seul dans l'*open space* quand une info énorme tombe et là, c'est plus compliqué », confie un ancien journaliste du monde.fr et *liveur* confirmé. Les chefs d'édition interrogés semblent revendiquer cette organisation atypique : « Le *live* autorise une hiérarchie assez souple. On n'a pas de conférences de rédaction pour les *lives* », souligne un rédacteur en chef adjoint au monde.fr.

Notre observation confirme ces propos : si les journalistes sont très autonomes (absence de validation collective avant publication ou de relecture préalable ou même postérieure), la plupart des décisions sont prises collectivement via le chat qui est un vecteur de concertation essentiel pour discuter sans parler à voix haute pour ne pas se gêner. Le dispositif technique favorise une prise de décision et des modes de travail horizontaux et dé-hiérarchisés.

Le *live-blogging*, révélateur des mutations des pratiques journalistiques

Ce travail a permis de mettre en évidence le *live-blogging* comme forme journalistique émergente et caractéristique des supports numériques. Plus largement, il apparaît comme un format éditorial emblématique des mutations actuelles des pratiques journalistiques et par conséquent un terrain d'observation privilégié pour saisir ces évolutions que nous pouvons décliner en trois axes :

- un journalisme de l'instantanéité révélé par l'accélération des pratiques journalistiques ;
- un journalisme participatif annonçant une relation renouvelée à l'audience ;
- un journalisme valorisant la polyvalence des tâches et des compétences.

- Nos entretiens et nos observations ont fait émerger de manière transversale le sentiment d'une accélération des pratiques voire d'une course effrénée où l'instantanéité devient la temporalité de référence : « Ce qui est trop "old", trop daté, ne nous intéresse pas ; on se contraint à ce que ça soit remis à jour régulièrement », explique le rédacteur en chef adjoint de FranceTV Info. Les indicateurs de cette accélération sont visibles dans l'observation qui révèle une concomitance, voire un télescopage des usages, et une recherche par les journalistes de la rapidité. A l'image d'une fourmilière silencieuse où les gestes sont toujours plus véloce, les paroles toujours plus brèves entre eux, les regards sur les écrans et sur les collègues toujours plus rapides. Si une tâche est trop longue, on passe à autre chose, ce que les journalistes font d'ailleurs à un rythme très soutenu. Cette accélération est liée au statut même du *live-blogging* dont la caractéristique est que la temporalité de l'événement en cours est quasiment la même que celle de son traitement par le journaliste et de sa lecture par l'internaute. Le journaliste se trouve donc dans une instantanéité permanente où ses gestes doivent être rapides, efficaces et précis. La production et la gestion de l'information semblent soumises à un

culte de l'urgence (dont Olivier Pilmis, en 2014, avait déjà montré la prégnance dans les pratiques journalistiques), à un diktat d'immédiateté qui conduit à un accroissement de la charge de travail et de l'éventail des tâches à réaliser dans des temps très courts voire simultanés. On retrouve de manière accentuée des observations de Caroline Datchary (Datchary 2010), notamment l'articulation d'activités aux rythmes différents et requérant des niveaux attentionnels distincts.

- Si le *live* est un format qui s'appuie sur une pratique collective du journalisme, la participation s'étend au-delà de la sphère journalistique puisque les lecteurs ont la possibilité de s'exprimer dans le fil du *live*, après filtrage et validation des propos par l'équipe de *liveurs*. Ainsi, fait suffisamment rare pour être souligné, la gestion de l'audience est au cœur de la pratique du *live* et est opérée par les journalistes directement, contrairement aux commentaires des articles qui sont généralement externalisés auprès de sociétés de modération ou les commentaires sur les réseaux socio-numériques souvent pris en charge par des profils spécifiques comme les *community managers*. Toutefois, loin de l'image enchantée d'une relation idéalisée au public, les entretiens conjugués à l'observation ont dessiné une évolution de ce lien. L'image d'un public actif de la co-construction de l'information, faisant jeu égal avec le journaliste voire le dépassant par une expertise spécifique sur un sujet donné, laisse la place à une figure nouvelle, celle du public questionnant le journaliste et cherchant à établir une conversation. Ce n'est plus dès lors l'internaute qui se hisse au niveau du journaliste dans une tentative de l'égaliser voire de le remplacer (comme le promettait le journalisme citoyen), mais le journaliste qui investit l'arène de l'audience et établit un lien de proximité avec elle. Ces pratiques de conversation impliquent la mise en scène du tâtonnement des journalistes : « On se rend compte que ça marche très bien avec les internautes de dire qu'on ne sait pas tout. Le côté modeste, "nous cherchons" » confie une journaliste du monde.fr. Le *live* ouvre ainsi la boîte noire de leur activité journalistique qui est partagée avec le public. L'entreprise de désacralisation de la figure du journaliste s'inscrit d'ailleurs toujours, dans les messages, dans un rapport aux lecteurs (dans un jeu du « nous » et du « vous ») qui se voit impliqué, même si c'est à la marge et dans une aventure collective quelque peu artificielle. Les internautes ont l'impression d'intégrer la rédaction, lieu invisible et inaccessible en temps normal. Le dispositif technique mis en place avec le *live* « met en œuvre une stratégie de dispositions » au sens où l'entend Franck Cochoy (2004) pour capter et retenir l'attention du public : « La captation suppose de laisser le marché ouvert, libre, accessible — et sur sa suspension : rabattre vers soi, garder, conserver la clientèle ». Le lecteur découvre avec le *live* la possibilité de chercher par lui-même l'information, d'indiquer d'autres sources, de pouvoir lire d'autres médias grâce à la curation de sources externes réalisée par les journalistes. Toutefois, il est dans le même temps intégré à une communauté temporaire, et le petit nombre de commentaires publiés suspend cet horizon participatif de départ. A cet égard, l'anticipation dont font preuve les journalistes du *live* en publiant des questions de lecteurs accompagnées quasi immédiatement de réponses qu'ils ont préparé le temps de suspendre la publication d'une question, leur faculté à repérer les questions les plus récurrentes sont autant de stratégies éditoriales qui empruntent au mécanisme de captation rendu possible par le dispositif socio-technique et décrit à nouveau par Franck Cochoy (2004), lequel « consiste (...) à anticiper la trajectoire de son vis-à-vis, et à chercher le rejoindre, à l'accompagner, à le comprendre (le cerner/le deviner) ; à se placer sur son chemin et à se présenter dans ses propres termes ». Nos analyses révèlent toutefois tant de la part des journalistes que des lecteurs, face à ce dispositif socio-technique, des « résistances d'utilisateurs » (Canu, Datchary, 2010) comme nous avons pu le montrer dans nos travaux précédents (Pignard-Cheynel, Sebbah 2014 & 2015). Le *live* « ouvre la boîte noire » de l'activité du journaliste qui, dans les écrits médiatiques (hormis dans certains genres comme le journalisme narratif), est généralement absente, gommée ou mise à distance. D'une certaine manière, le *live* raconte le journalisme en train de se faire autant que l'information en train de se faire.

- L'accélération des pratiques qui caractérise le *live* induit en second lieu une posture polyvalente où souplesse et adaptabilité sont prépondérantes. Chaque journaliste doit pouvoir assumer les

compétences multiples requises pour tenir un *live*, de façon interchangeable, au sein d'une chaîne de fabrication éclatée en modules à géométrie variable où indépendance et travail collectif se mêlent. La polyvalence est l'une des particularités du journalisme web (Cabrolié, 2009) et elle n'est pas nouvelle puisque Rémy Rieffel en traçait déjà les contours en 2001 : l'augmentation apparente de la mobilité et de la polyvalence est le signe, pour les journalistes, de l'obligation dans laquelle ils se trouvent de faire preuve de plus en plus de souplesse d'adaptation face aux contraintes du marché ; de se couler, souvent à leur corps défendant, dans le moule des stratégies concurrentielles (impératifs de rentabilité), mais aussi, à certaines occasions, d'utiliser efficacement les nouveaux outils de communication (impératifs d'ordre technologique), voire de répondre aux attentes diversifiées du public (responsabilité sociale des journalistes) (Rieffel 2001 : 155-156). Cette polyvalence apparaît d'abord dans la dispersion au travail évoquée plus haut et dans la nécessité pour les journalistes du *live* comme ceux du Web de pouvoir alterner les tâches et les sujets.

REFERENCES

- Akrich M., Callon M. et Latour B. (éd.), 2006, *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris, Mines ParisTech, les Presses, « Sciences sociales ».
- Anderson C.W., De Maeyer J., 2015, « Objects of journalism and the news », *Journalism*, 16(1), p. 3-9.
- Arquembourg J., 2006, « De l'événement international à l'événement global : émergence et manifestations d'une sensibilité mondiale », *Hermès, La Revue*, 3(46), p. 13-21.
- Barbier R., Trepos J.-Y., 2007, « Humains et non-humains : un bilan d'étape de la sociologie des collectifs », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 1 (1), p. 35-58.
- Boczkowski, P., 2010, « Ethnographie d'une rédaction en ligne argentine. Les logiques de production de l'information chaude et froide », *Réseaux*, 160-161, p. 44-78.
- Cabrolié, S., 2009, « La recomposition d'une organisation de presse : le cas du Parisien.fr », *Terrain et travaux*, 15 (1), p. 127-145.
- Callon, M. (1986), « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'Année Sociologique*, Vol. 36, p. 169-207
- Callon, M. et Latour, B. (1991), *La science telle qu'elle se fait. Anthologie de la sociologie des sciences de langue anglaise*, Paris, La Découverte.
- Cochoy, F., 2004, « La captation des publics entre dispositifs et dispositions, ou le petit chaperon rouge revisité », In Cochoy F. (dir.), *La captation des publics. C'est pour mieux te séduire, mon client...*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, pp.11-68.
- Datchary, C., 2010, « Ce que le web 2.0 fait à l'autonomie journalistique. À propos de l'expérience Mediapart », in Lemieux, C. (dir.) *La Subjectivité journalistique au travail. Onze leçons sur le rôle de l'individualité dans la production de l'information*. Paris, éditions de l'EHESS, p. 123-140.
- Larroutou, P., 2012, Le développement du Live. Dans R. Le Champion (Éd.), *Journalisme 2.0. Nouvelles formes journalistiques, nouvelles compétences*. (pp. 63-70). Paris : la Documentation française.
- Latour B., 2006, *Changer la société, refaire la sociologie*, La Découverte, 402 p.
- Pignard-Cheynel, N. & Sebbah, B., 2014, Le live, expression d'une information "en train de se faire". L'exemple de la couverture de l'affaire DSK par le monde.fr, *Recherches en communication*, n°40, p.13-25.

- Pignard-Cheynet, N. & Sebbah, B., 2015, Le live-blogging : les figures co-construites de l'information et du public participant. La couverture de l'affaire DSK par lemonde.fr. *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 4, n°2 - 2015, mis en ligne le 15 novembre 2015. URL : <http://surlejournalisme.com/rev>.
- Pilmis, O., 2014, « Produire en urgence. La gestion de l'imprévisible dans le monde du journalisme », *Revue française de sociologie*, 55, pp 101-126.
- Mac Dougall, D., 2011, The Journalistic Identities of Liveblogging A Case Study: Reporting the 2009 Post-Election Protests in Iran, *MSc in Global Media and Communication*.
- Plesner, U., 2009, An actor-network perspective on changing work practices: Communication technologies as actants in newswork, *Journalism: Theory, Practice & Criticism*, 10(5), p. 604–625.
- Primo A., Zago G., 2015, Who And What Do Journalism?, *Digital Journalism*, 3(1), p. 38-52.
- Rieffel, R., 2001, « Vers un journalisme mobile et polyvalent ? », *Quaderni*, 45, p. 153-169.
- Steensen, S., 2014, Conversing the audience: A methodological exploration of how conversation analysis can contribute to the analysis of interactive journalism. *New media & society*, 16(8), p.1197–1213.
- Steensen, S., 2012, Conversing the fans: 'CoveritLive' and the social function of journalism. In: Roksvold T and Krøvel R (eds), *We Love to Hate Each Other: Mediated Football Fan Culture*, Gothenburg: Nordicom, p. 207–228.
- Thurman, N., and Walters, A., 2012, Live Blogging – Digital Journalism's Pivotal Platform ? A case study of the production, consumption, and form of Live Blogs at Guardian.co.uk. *Digital Journalism*, 1(1), p. 82–101.
- Thurman, N. & Newman, N., 2014, The Future of Breaking News Online? A study of live blogs through surveys of their consumption, and of readers' attitudes and participation, *Journalism Studies*, 15(5), p. 655-667.
- Turner, F., 2005, Actor-Networking the News, *Social Epistemology*, 19(4), p. 321–324.
- Weiss, A. & Domingo, D., 2010, Innovation processes in online newsrooms as actor-networks and communities of practice, *New Media & Society*, 12(7), p.1156–1171.